

## LA SÉRIE DE LA SEMAINE

Aux Restos du Cœur (2/6)

## «Avant, j'avais une vie carrée. Normale»

**Parachutées aux confins du périphérique parisien, les bénévoles jurassiennes découvrent l'extrême pauvreté lors de distributions de repas chauds.**

**P**orte de la Villette, au nord-est de Paris. À peine sorties de la bouche de métro, les Jurassiennes comprennent qu'elles sont sorties des beaux quartiers. Larguées dans un univers de barres d'immeubles et d'enchevêtrement de routes.

Des tas de détritus jonchent le sol. «Ça craint, c'est la zone», fait remarquer Magali. Elles ne le savent pas mais l'endroit n'est effectivement pas des mieux famés. L'automne dernier, ce quartier du XIX<sup>e</sup> arrondissement était encore celui de la «défonce». Les consommateurs de crack – la drogue du pauvre – y avaient établi leur campement. Depuis son évacuation, «ça a beaucoup changé», se réjouit Eve, la responsable du centre de distribution des repas chauds qu'elles rejoignent.

#### Pain de mie ou baguette?

Il est 10 h passées quand «les amis suisses» et leurs chocolats sont accueillis à bras ouverts dans les containers qui servent de cantine. Le camion, qui livre les repas cuisinés par une société spécialisée dans la restauration collective, est déjà arrivé.

#### Ici, c'est comme à la maison.»

Les Jurassiennes se joignent aux bénévoles qui séparent les packs de yaourts ou coupent le pain provenant d'inventus récupérés dans les magasins lors de la ramasse. «Il y en a qui évitent la baguette, nous précise une bonne volonté en empilant les tranches de pain de mie. Tu comprends, certains n'ont plus de dents.»



L'an dernier, les Restos du Cœur ont distribué 142 millions de repas chauds dans leurs quelque 2200 centres. RESTOS DU CŒUR, SYLVIE GROBBOIS

«On va ouvrir», claironne bientôt Eve, la septantaine alerte et avenante. Il est 11 h, les bénévoles prennent leur poste le long de la chaîne de

jusqu'à 1400 bénéficiaires. Heureusement, c'est plus stable aujourd'hui.»

#### Défilé ininterrompu

Ici, vient manger qui veut. «C'est le principe de l'accueil inconditionnel, le principe fondateur des Restos, précise la responsable. Seules deux ou trois personnes, de celles qui mettent le bazar, mangent dehors.» Présente à la distribution du lendemain, Claudine Theurillat, de Saint-Ursanne, restera saisie devant ce défilé ininterrompu: «Je pensais que cela ne s'arrêterait jamais.»

La distribution se fait dans le calme, sous bonne garde. Le plus grand centre de France est le seul à pouvoir compter

sur trois vigiles. Ceux-ci font entrer les bénéficiaires au compte-gouttes par groupes de dix, de façon à éviter embouteillages et accros.

#### «Pieds nus ou en t-shirt»

Parmi cette immense majorité d'hommes, il y a des Français qui touchent le RSA (le revenu de solidarité active), telle cette sexagénaire qui, dans son élégant manteau rouge, ne laisse rien deviner de sa condition, mais, surtout, un grand nombre de migrants. Des sans-abri qui traînent toute leur vie dans une valise. Vingtenaires au regard absent, hommes âgés éprouvés.

Dans son bureau enseveli sous la paperasse et le matériel, Eve a toujours quelques sacs de couchage à distribuer en cas d'urgence: «Lorsqu'on voit quelqu'un arriver pieds nus ou en t-shirt, on lui prend un rendez-vous aux vestiaires de l'association. Il y a quelques temps, un Indien a débarqué sans rien car on lui avait volé toutes ses affaires.»

Paul, 52 ans, arrivé du Congo voici trente ans, loue la familiarité et l'accueil des Restos. «Ici, c'est comme à la maison», lâche celui qui est tombé dans la précarité voici deux ans.

À la table voisine, Amir\* abonde. Le quadragénaire accepte de prendre quelques mi-



Les Jurassiennes Nadeia Staub et Maude Rufi, de gauche à droite, lors d'une distribution de repas chauds à Paris.

nutes pour nous raconter son parcours en accéléré.

#### «Dieu merci, je ne suis pas malade»

Débarqué en France il y a vingt ans, Amir voit son existence virer au cauchemar il y a deux ans. «Avant, j'avais une vie carrée. Normale. Une famille, des enfants. Avec le Covid, ça s'est compliqué, j'ai déprimé.» Il divorce et, depuis un an, mange chaque matin aux Restos. «La nuit, je squate, seul. Quand je reçois la visite de la police, je me débrouille pour dormir dans une voiture ou un camion.»

Des petits boulots dans le bâtiment, les déménagements ou le débarras de gravats lui donnent un peu d'air: «C'est la débrouille. Juste de la survie. Ici, c'est la misère totale.» Ses yeux rougis disent l'épuisement, la galère mais aussi l'espoir «que ça aille mieux». «Dieu merci, je ne suis pas malade, je n'ai jamais dû aller à l'hôpital.»

Ce jour de distribution, les Jurassiennes quittent La Villette affectées et désarçonnées. Dans le métro qui les ramène vers le centre de Paris, Bernadette lâche, désabusée, en repensant à ces centaines de trajectoires en cul-de-sac et de vies en suspens: «Ça, c'est une vie de merde.»

De retour de Paris  
VÉRONIQUE ERARD-GUENOT

\* Prénom d'emprunt

**DEMAIN:**  
honte  
et dissimulation